



Maxim Munzuk dans le rôle de Dersou Ouzala, d'Akira Kurosawa (1975). EVERETT/AURIMAGES

ELENA BALZAMO

Dersou Ouzala ? On pense aussitôt au film d'Akira Kurosawa (1975). Or, derrière ce-lui-ci, il y a un livre éponyme, dont paraît une édition réalisée à partir du texte original intégral – une première en langue française. Derrière le livre, il y a d'innombrables carnets de notes, de dessins et de photos, derrière lesquels se cachent des milliers de kilomètres parcourus, d'épreuves surmontées, de rencontres. Et, derrière tout cela enfin, un homme, le Russe Vladimir Arseniev (Saint-Petersbourg, 1872 - Vladivostok, 1930), au destin hors du commun.

« L'appel de la forêt »

Après avoir opté pour la carrière militaire, Arseniev ressent rapidement « l'appel de la forêt ». En 1900, le jeune lieutenant obtient une affectation dans l'Extrême-Orient russe, et l'aventure commence. Entre 1906 et 1910, les expéditions qu'il mène en Sibérie orientale, et qui nourriront son récit, apportent leur lot de dangers : « A quatre reprises, j'ai failli mourir de faim. Une fois, nous avons mangé du cuir, une autre fois, des algues et des coquillages... Par trois fois, je me suis noyé, à deux reprises j'ai dû faire face à des attaques de bêtes sauvages (un tigre et un ours). Les neiges profondes ont bien failli avaler le détachement entier », raconte-t-il dans une lettre. A l'issue de chaque périple, il rédige des rapports, publie des articles, et ses travaux trouvent des échos dans les milieux scientifiques.

DERSOU OUZALA
(Po Ossourfshomou kraïu & Dersou Ouzala), de Vladimir Arseniev, traduit du russe et édité par Yves Gauthier, Transboréal, 768 p., 24,90 €.

Les objectifs de ses voyages sont multiples : scientifiques (il s'agit de cartographier une immense région quasiment inexplorée), administratifs, économiques et militaires. L'Etat russe ne se contente pas de posséder ces territoires nominalement, il cherche à savoir ce qu'il peut en tirer. Qu'exploitation rime avec saccage, Arseniev le comprendra assez vite et s'en désolera, sans vraiment pouvoir s'y opposer. Le narrateur du livre est davantage un observateur empathique ; le rôle du héros est réservé à Dersou Ouzala, ce chasseur du cru en lequel il voit une émanation de la nature et dont la rencontre sera déterminante pour son œuvre.

Rédigé dans les années 1910 – quand l'auteur, affecté à diffé-

Le récit des explorations de Vladimir Arseniev avec son ami sibérien paraît dans sa version originale, non expurgée par les Soviétiques. Un grand bol d'air

Retrouver la vérité de la taïga avec Dersou Ouzala

rents postes administratifs, mène une vie plus sédentaire –, *Dersou Ouzala* est une grande histoire d'amitié, d'abnégation et de fidélité inébranlable. Malgré l'abîme social qui sépare un officier pétersbourgeois d'un chasseur illettré, Dersou Ouzala, de vingt ans plus âgé que le narrateur, devient son ami et protecteur, une sorte d'esprit tutélaire qui fait le lien entre le monde civilisé et celui de la taïga extrême-orientale.

Véritable héros romanesque

On reconnaît en Dersou Ouzala le « noble sauvage » qu'affectionnaient Fenimore Cooper, Mayne

Reid et d'autres romanciers du XIX^e siècle dont Arseniev fut, dans sa jeunesse, un lecteur fervent. Mais, dans son cas, placer au centre de la narration un personnage autochtone revêt un rôle plus important : l'introduction de ce chasseur, peint en un véritable héros romanesque, permet de structurer l'immense matière érudite, de passer de l'énumération à l'action, de transformer une masse de données factuelles en un récit palpitant. L'expérience vécue n'est pourtant pas escamotée, tout est là : l'exotisme, le danger, les découvertes, mais elle est désormais

réorganisée selon les lois non plus de la science, mais de l'art.

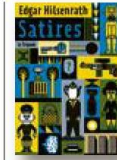
Le destin du livre (paru à Vladivostok en deux volumes en 1921 et 1923, imprimé sur du papier journal, le seul disponible) est paradoxal. Au lieu d'être frappé d'interdiction du fait qu'Arseiev, en tant qu'ancien officier de l'armée tsariste, avait été l'objet d'une campagne de dénigrement dans les années 1920, le roman fut « récupéré » par le régime soviétique, fortement expurgé, adapté aux besoins idéologiques : Dersou Ouzala, devenu un « représentant du peuple autochtone », incarnait désormais la culture « socialiste par le contenu et nationale par la forme », selon la formule consacrée. C'est ce texte mutilé qui circulait et qui servit de base aux multiples adaptations et traductions dans le monde entier.

La traduction d'Yves Gauthier est inspirée. Elle est enrichie d'une belle iconographie – cartes, dessins, photos, manuscrits –, d'un solide appareil critique et une instructive préface, dus au traducteur. Un beau travail éditorial, où l'exactitude scientifique est mise au service du plaisir esthétique. ■

EXTRAIT

« L'homme [Dersou Ouzala] m'intrigua. Il y avait en lui quelque chose de particulier, d'original. Il paraît simplement, doucement, un comportement modeste, sans flagornerie... (...) J'avais devant moi un chasseur du monde primitif qui, ayant passé sa vie entière dans la taïga, ignorait tout des vices engendrés par la civilisation urbaine. Il m'apprit qu'il vivait de son fusil, qu'il troquait le produit de sa chasse auprès des Chinois contre du tabac, du plomb et de la poudre (...). Les premiers éclairs de ses souvenirs d'enfance étaient une rivière, une hutte, un feu, son père, sa mère, sa petite sœur. – Tous morts depuis longtemps... »

DERSOU OUZALA, PAGE 51



Lucidité étincelante d'Edgar Hilsenrath

Les éditions Attila, relayées par Le Tripode, peuvent s'enorgueillir d'avoir (très bien) fait traduire et porté un écrivain rare : Edgar Hilsenrath. « Certains le comparent à Primo Levi. D'autres à Bukowski. En fait, il ne ressemble à personne », avertit l'éditeur. Né à Leipzig en 1926 dans une famille de commerçants juifs, Hilsenrath a connu le ghetto, puis l'exil en Palestine, en France et aux Etats-Unis, avant de revenir dans son pays en 1975. C'est après ce retour, en 1983, qu'il publie *Satires*, un ensemble de saynètes et de dialogues où l'absurde et le burlesque sont d'une lucidité étincelante. Le personnage principal, un certain Zibulsky, est un survivant de la Shoah, qui pointe, l'air de rien, les contradictions d'une société opulente où chacun en prend pour son grade. « Tous les chemins mènent à Auschwitz », fait-il dire au Bon Dieu dans un petit dialogue intitulé « Un conte ». Hilsenrath est mort en 2018, et *Satires* clôt une entreprise éditoriale grosse de dix ouvrages (commencer par lire l'iconoclaste *Nuit*), qui ne seraient pas si immédiatement percutants sans les couvertures de Henning Wagenbreth, dont les dessins ont su accrocher ce qui fait l'essence de l'écriture d'Hilsenrath : l'humour impitoyable, la naïveté brute, la violence baroloïde et une cruelle précision. ■ PIERRE DESHUSSES

■ *Satires* (Zibulsky oder Antenne im Busch), d'Edgar Hilsenrath, traduit de Tallmadge par Chantal Philippe, Le Tripode, 144 p., 16 €.



Ken Follett tambour battant

Un membre du Politburo chinois marié à une actrice beaucoup trop séduisante pour lui. Une jeune agente de la CIA, en poste au Tchad, chargée de piloter une mission de lutte antiterroriste dans le désert. Une femme présidente des Etats-Unis, silhouette menue et déterminée naviguant entre la menace d'une guerre nucléaire, sa fille adolescente et ses problèmes de couple. Sans oublier les rodomontades d'un adversaire républicain démagogue, dans lequel les lecteurs reconnaîtront sans peine le président américain sortant... Ken Follett entretient avec une redoutable habileté les parcours d'individus entre les mains desquels repose la destinée de la planète. Une mosaïque où se dessinent des lignes de force et des réseaux d'influence invisibles. L'auteur ne s'embarrasse pas de nuances, ni dans l'écriture ni dans la construction psychologique. Mais *Pour rien au monde* restitue brillamment de grands enjeux géopolitiques contemporains, du diadème au spectre inquiétant de la Corée du Nord, dans un récit mené tambour battant, selon une mécanique guerrière implacable. ■ ADRIENNE BOUTANG

■ *Pour rien au monde* (Never), de Ken Follett, traduit de l'anglais par Jean-Daniel Briqué, Odile Demange, Christel Gaillard-Paris, Nathalie Gouyé-Guilbert et Dominique Haas, Robert Laffont, 878 p., 24,90 €, numérique 19 €.

Vertiges de la dépossession

Une religiosité oppressante imprègne « Mortepeau », premier roman de l'Equatorienne Natalia Garcia Freire

ARIANE SINGER

Quand un paradis perdu s'est transformé en enfer, y revenir à tout d'un chemin de croix. Longtemps après avoir été chassé de sa maison, une vaste demeure andine à l'écart d'un village, Lucas se rend sur la tombe de son père. Il veut lui relater la façon dont il a vécu les faits ayant mené à son expulsion, régler ses comptes avec lui.

Pour *Mortepeau*, son premier roman, très remarqué outre-Atlantique, l'autrice équatorienne Natalia Garcia Freire, née en 1991, a choisi de mettre en scène ce poignant face-à-face post-mortem, afin d'explorer les thèmes de l'enfance trahie, de la dépossession et de l'aliénation. Ce père honni auquel s'adresse le fils prodigue a, jadis, accueilli deux étrangers chez

lui : Felisberto et Eloy, deux géants terrifiants, arrivés un soir, à cheval, et demandant l'hospitalité. Rien que de très charitable de la part d'un homme dévot, sauf que ces hôtes atypiques ont décidé de rester. Comme les insectes vivants dont l'engrais fait collection, la maison mue progressivement à leur contact ; d'éclatante, avec ses jardins luxuriants, la voilà gagnée par la décrépitude. Comme si une carapace mortifère menaçait tout de pourrissement.

Empruntant aussi bien aux contes cruels d'Edgar Poe ou à Dickens qu'aux romans gothiques, et probablement situé au XIX^e siècle, *Mortepeau* séduit par sa peinture d'une violence sourde gagnant des lieux jusqu'alors paisibles. L'horreur, de surcroît, vient d'abord comme une simple menace, finit par s'infiltrer pour de bon, comme dans cette scène terrible où les jardins, soigneusement entretenus par la mère du narrateur, sont brutalement détruits par des vaches que les intrus y ont laissé circuler. La romancière excelle à rendre palpable ce sentiment d'épouvante, à

hauteur d'enfant comme de femme, tandis que le jeune Lucas assiste, impuissant, au renvoi de son précepteur, et voit sa mère s'effondrer dans la folie.

Le monde des insectes

C'est la fascination pour le mal – ici inextricablement lié au bien, dans une relecture de la Bible – que met en exergue ce huis clos dont l'ambiance de religiosité oppressante rappelle celle de *La Nuit du chasseur*, le film de Charles Laughton adapté du roman de Davis Grubb (1953). Vendu à un maître, puis ayant réussi à s'échapper de chez ce dernier, Lucas retourne, comme aimanté, voir les hommes qui ont brisé sa famille. « Depuis qu'on m'avait chassé de là, j'étais contraint à revenir, à m'insinuer dans leurs existences, à respirer leur air obscène, à dormir en écoutant leurs ronflements grossiers et le bruit de leurs pas, à sentir l'odeur de sueur laissée sur leur passage : à vivre dans leur peau morte qui est la nôtre. »

La vraie originalité du livre réside aussi dans sa description du monde des

insectes et autres viles créatures, qui prend ici le pas sur l'univers des humains, comme pour lui rappeler sa petitesse et sa nature éphémère. Fourmis, coléoptères, araignées, vers... omniprésents dans le roman, ils rôdent autour de la tombe du père, imposent leur loi et soutiennent Lucas dans son projet de vengeance ultime. « J'érigerai mon église en ce royaume, j'aurai un autel couronné de papillons et de larves ; je baisera éternellement les scarabées, prierai devant toutes ces araignées et marcherai avec les scorpions : car cette maison sera la leur », promet-il. En décrivant une nature reprenant ses droits sur la monstruosité, *Mortepeau* rappelle à l'homme sa place sur terre : celle d'un simple invité. ■

■ **MORTEPEAU** (Nuestra piel muerta), de Natalia Garcia Freire, traduit de l'espagnol (Equateur) par Isabelle Guignon, Christian Bourgois, 156 p., 20 €, numérique 13 €.